

Lexique de termes philosophiques

Remarques introductives

Complétons ici nos dissertations par des exercices de définitions, qui prennent place dans un lexique. Peut-être avons-nous à poser préalablement cette question : en quoi un vocabulaire peut-il aider à la compréhension de la pensée philosophique ? Il faut à cet égard prêter attention à un écueil : la philosophie n'est pas une simple affaire de mots - et il ne faudrait pas que l'usage d'un lexique nous porte à le croire. Nous pouvons d'emblée rappeler cet avertissement lancé par Sartre : « curieusement, dit-il, le langage le plus difficile, d'une certaine manière, c'est celui qui veut le plus communiquer : c'est la philosophie » ; en effet, les mots dont se sert la philosophie « ne sont pas entièrement définis », ce qui l'expose à la tentation de « mystifier » ; d'un autre côté, la philosophie propose des éclairages, on peut même dire qu'elle est « prospective », car « il y a quand même dans l'ambiguïté du mot philosophique quelque chose dont on peut se servir pour aller plus loin » (Jean-Paul Sartre, « L'écrivain et sa langue », *Situations*, IX, Gallimard, p. 66 et 70).

Sans entreprendre de justifier longuement l'établissement d'un lexique, faisons cependant quelques remarques introductives. D'abord, et de toute évidence, il arrive aux philosophes d'utiliser des mots peu communs. Parfois on a l'impression que leurs explications ont plus pour but de formuler de nouvelles définitions et de justifier leurs néologismes, que de faire apparaître de nouvelles vérités. Cependant, on ne peut leur reprocher de chercher à employer les mots avec précision, et de tirer parti de toutes les richesses de la langue.

D'ailleurs, la plupart du temps, les difficultés de vocabulaire viennent de ce qu'en dehors de la philosophie, toutes sortes de disciplines et de sciences (sciences de la nature, sciences humaines) inventent des mots pour désigner leurs objets et pour progresser dans leurs raisonnements : c'est pourquoi par exemple il faut apprendre à définir l'atome, la gravitation universelle, ou le déterminisme social. Or il est normal et nécessaire que les philosophes reprennent à leur compte le savoir établi par les sciences, et leur vocabulaire spécialisé. Pour apprendre à connaître les termes de chaque science, il faut pratiquer ces sciences. Et ce n'est pas le but d'un lexique philosophique.

Cependant, une autre difficulté se présente en philosophie. Car ce sont les mots les plus familiers, les mots de la langue courante, qui y posent le plus de problèmes. Ainsi, au fil de la vie, il nous arrive de déclarer que notre interlocuteur *ne dit pas vrai*, ou que nous nous sentons *privés de liberté*, ou que nous *admirons la beauté* d'un paysage ou d'une œuvre artistique ; - cependant, nous serions bien en peine de répondre à une demande de définition : qu'est-ce qui est « vrai » ? Qui peut se dire « libre » ? En quoi consiste la « beauté » ? Or ce sont de telles questions que posent les philosophes, et dont leurs doctrines sont les réponses.

Dans cette perspective, un lexique doit aider, au moins de façon élémentaire, à prendre la mesure des procédés de langage par lesquels les philosophes font apparaître des significations, renouvellent notre manière de voir, incitent leurs lecteurs à progresser dans l'exercice de la pensée. On indiquera parfois comment la signification d'un mot est empruntée à tel auteur, chez qui il acquiert une précision particulière. Quant aux concepts les plus importants et problématiques, ils donnent lieu à des définitions inévitablement paradoxales.

Ce lexique est une esquisse, et peut seulement donner un aperçu du travail nécessaire. Il importe que chacun apprenne à connaître les termes de la philosophie, puis veille à constituer pour lui-même un vocabulaire des termes qu'il juge particulièrement utiles, parce qu'ils l'aident à formuler, et même à former ses pensées. Ce lexique est donc une introduction à un tel travail. La clarté de la pensée ne se situe pas « au début du langage, [...] mais au bout de son effort » (Merleau-Ponty, *Signes*, Gallimard, p. 103). On adjoindra parfois à la définition et aux citations l'indication d'un ouvrage qui peut éclairer plus complètement la compréhension d'un concept.

A - B - C - D - E - F - G - I - J - L - M - N - O - P - R - S - T - U - V

Abduction - Absolu - Abstraction - Absurde - Accident - Acquis/inné - Action - Activité - Agnosticisme - Aliénation - Alternative - Âme - Amitié - Amoral/immoral - Amphibolie, ou amphibologie - Analogie - Anarchie - Argument - Aséité - Autotélique - Beauté - Bien - Bonheur - Cage-d'acier - Catégorie - Civilisation - Conscience - Corps - Déduction - Dégrénature - Démonstration - Diallèle - Dialogue - Dieu - Dignité - Discours - Dogmatisme - Dualisme/monisme - Enthymème - Epigénèse - Epiphénomène - Éros - Erreur - Fait/droit - Falsification - Géocentrisme/héliocentrisme - Gouvernement - Idiographique/nomothétique - Induction - Industrie - Ironie - Irrationnel - Joie - Légal/légitime - Liberté - Libéral - Loi - Métaphysique - Methexis - Méthode - Mimèsis - Monisme - Monothéisme/polythéisme - Narcissisme - Natalité - Nombre - Nominalisme - Non causa pro causa - Obligation/contrainte - Oligarchie - Ordre - Pacte - Parabole - Paradoxe - Parole - Personne - Persuasion/conviction - Poièsis/praxis - Polémique - Politique - Positif - Pratique - Prisonnier - Problème - Processus - Prochain - Pyrrhonisme - Raisonnement - Rationnel/raisonnable - Représentation - République - Sagesse - Salud - Scepticisme - Scientisme - Sens - Sisyphe - Solipsisme - Sophisme - Sorite - Subreption - Subsomption - Syllogisme - Symbole - Tautologie - Technique - Thésée(bateau de) - Tolérance - Toucher - Tournant - Universalité - Validité - Vérité - Vie - Volonté - Zététique - Zoroastrisme

A

Abduction - Absolu - Abstraction - Absurde - Accident - Acquis/inné - Action - Activité - Agnosticisme - Aliénation - Alternative - Âme - Amitié - Amoral/immoral - Amphibolie, ou amphibologie - Analogie - Anarchie - Argument - Aséité - Autotélique

Abduction

Chez Aristote, raisonnement syllogistique dont la majeure est certaine, mais la mineure seulement probable. Prenons un exemple typique : « La science peut être enseignée » (majeure considérée comme certaine) ; « or la justice est une science » (mineure établie de manière probable) ; « donc la justice peut être enseignée » (conclusion à caractère probable) ».

Depuis Charles Sanders Peirce, on appelle abduction une inférence qui, partant de faits observés, établit une hypothèse qui vise à les expliquer. Ainsi le travail de la pensée – c'est-à-dire la recherche de la meilleure explication disponible - s'appuie d'une part sur la recherche et la reconnaissance des faits, d'autre part sur la force abductive de la parole humaine, c'est-à-dire du langage utilisé en vue d'établir un discours vrai, en rapportant les phénomènes considérés à des causes et en rassemblant les causes sous des hypothèses.

Pour en savoir plus : consulter *La dissertation de philosophie*, Première Partie, chapitre 2.1.

Absolu

(du latin *absolutus* : *ab*, à partir de, par rapport à, et *solutus*, lié à, dépendant)

Il faut prendre ce terme dans un sens proche de l'étymologie : est absolu ce qui ne dépend de rien d'autre que de soi. Prenons un exemple : pour Spinoza, la substance seule est absolue, « ce qui est en soi et conçu par soi », sans aucune transcendance (cf. *Ethique*, I, Définitions, 3) ; et le bien du philosophe est la connaissance de cet absolu, l'amour intellectuel de Dieu, une partie de l'amour infini dont Dieu s'aime lui-même (cf. *Ethique*, V, 36). La philosophie prend souvent l'allure d'une recherche de l'absolu (de la Chose en soi, de l'Acte pur, de l'Esprit comme rapport de la vie et de l'idée, etc.). Chez Kant, la critique transcendantale limite la connaissance métaphysique, par l'entendement, de l'absolu, et conduit à l'affirmation – par la raison - de *l'inconditionné*.

Par dérivation, est absolu ce qui prétend à la supériorité sur tout : par exemple, en politique, la doctrine qui a soutenu la royauté est appelée un « absolutisme ».

Abstraction

(du latin *abstractio*, de *trahere*, tirer, et *ab*, de)

Opération de la pensée analytique par laquelle on isole mentalement un aspect d'une chose donnée, d'une chose que l'on dit *concrète*. Par exemple, c'est par abstraction qu'on peut parler de la couleur jaune d'un pan de mur, sans considérer sa hauteur ni aucune autre qualité. Par opposition, le concret (latin *concrecere*, croître avec) est la chose prise sans au-

cune considération abstraite. Toute pensée procède par abstraction ; mais une pensée qui en reste à l'abstraction est insuffisante pour nous rendre capables de comprendre le réel.

Par dérivation, et de manière péjorative et polémique, on dénonce l'abstraction d'une pensée qui est trop confiante dans ses idées et qui ne comprend pas la réalité de façon assez complète. Chez Hegel, dans les *Principes de la philosophie du droit* [1821], c'est la pensée attachée à l'immédiat qui est abstraite, parce qu'elle ne voit pas comment par le concept l'universel passe dans le particulier. Ainsi, dans le domaine des institutions humaines, l'État est un « universel concret », c'est-à-dire la réalisation complète de la volonté, qui donne une forme unitaire à la collectivité, un fondement à la morale et une finalité aux activités de production.

Absurde

(du latin *absurdus*)

Du point de vue linguistique, est absurde une expression qui semble échapper à toute compréhension. On peut aussi faire de l'absurde l'objet d'un constat. Pour Albert Camus, dans *Le mythe de Sisyphe* [1942], l'homme tire de son expérience du monde le sentiment que la raison est impuissante à le comprendre : l'absurde reflète la disparité entre le désir de comprendre de la raison humaine et le défaut des réponses qu'elle obtient. Tout un pan de la production théâtrale française du milieu du XX^e siècle a été qualifié ainsi : « théâtre de l'absurde » (Jacques Lemarchand).

☒ Démonstration par l'absurde, ou raisonnement apagogique : forme de raisonnement indirecte ; pour démontrer une formule F, on peut procéder en admettant par hypothèse H sa contradictoire, et en montrant que cette hypothèse H est fautive, ce qui permet de conclure à la vérité de la formule F. Ce raisonnement suppose qu'il y a une contradiction nette entre deux propositions F et H ; sans quoi, ce raisonnement est seulement un procédé rhétorique, ou même un sophisme. On trouve ce genre de raisonnement dans un contexte de remise en cause des capacités de la raison à atteindre la vérité (scepticisme). On le trouve surtout en mathématiques, de même que le raisonnement par récurrence.

☒ *Credo quia absurdum* : « je crois parce que c'est absurde » ; cette formule est souvent attribuée à Tertullien, qui dans *La chair du Christ (De carne Christi* [début du III^e siècle]), veut affirmer le caractère paradoxal de l'Incarnation du Christ (la formule exacte est : « *credibile est quia ineptum est* »).

Accident

(du latin *accidens*, ce qui arrive en tombant sur ; ce qui traduit le grec *symbebèkos*)

Ce mot désigne aujourd'hui un hasard fâcheux, une rupture dans la continuité de la vie. Mais dans la langue philosophique classique, l'accident est ce qui appartient à un sujet, mais non par essence, et sans affecter sa nature, parce qu'il relève du *contingent*. Par exemple, on dira que l'homme est par essence un être raisonnable, mais qu'il est par accident de telle ou telle taille ou de telle nationalité. On peut faire des distinctions entre différents types d'accidents. Ainsi Aristote (par exemple *Topiques*, I, 5) distingue les accidents non nécessaires et les accidents nécessaires (mais non essentiels), comme pour un triangle le fait que la somme de ses angles soit égale à deux droits. Par exemple, Porphyre (III^e siècle après J.-C.) distingue les accidents séparables (être en train de marcher) et les accidents inséparables (être chevelu). L'accident est un des universaux par lesquels on fixe

l'identité d'une chose (le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident).

Acquis/inné

Termes de la réflexion sur les connaissances de la biologie : est inné ce qui résulte de la constitution native – génétique – d'un être vivant ; est acquis ce qui résulte d'un processus de modification de cette constitution, sous l'influence du milieu. On se gardera d'utiliser ces termes à la place de la distinction entre la nature et la culture (cf. le chapitre sur la culture).

Action

Si l'on écarte la disjonction entre l'être et l'avoir, l'action est l'une des deux façons dont l'être humain peut exister : penser ou agir. L'action est une transformation volontaire soit de l'état des choses extérieures, soit de l'état où on est soi-même. On rapporte généralement l'action à la faculté de vouloir.

Dans une succession d'événements, on distingue la concaténation causale (la crue du fleuve a emporté les digues) et la décision de faire, mais il y a des degrés dans la volonté de faire. Par exemple, lors d'une tempête, le capitaine fait jeter la cargaison par-dessus bord ; ce n'est pas ce qu'il souhaite faire, mais il y est contraint par les circonstances (Aristote, *Ethique à Nicomaque*, III, 1, 1110a). Il peut y avoir partage de l'agir, comme lorsqu'un maître *fait faire* des devoirs à ses élèves (diathèse causative), ou dans la coopération, l'instigation, etc. L'action implique des formes diverses de rationalité (technique, pragmatique, etc.). Aristote insiste sur le caractère architectonique de l'action politique.

Activité

C'est un caractère fondamental de l'existence : être, ce n'est pas se tenir absolument dans l'existence, c'est agir, avoir l'initiative de transformations des choses, et ainsi participer à l'émergence de ce que l'on est soi-même. Comme le dit Cicéron, l'homme est fait pour agir, aimer (*et agendi aliquid, et diligendi aliquos*) et pour parfaire ainsi ce qu'il est (Cicéron, *Des fins des biens et des maux*, V, 15).

Le terme *activité* est cependant très général, et appelle des distinctions. La disjonction principale oppose l'activité théorique (la pensée, dont l'accomplissement est l'activité théorique, la contemplation) et l'activité pratique (l'action transformatrice). De plus, un être naturel agit au sens où il produit des effets, tandis que la capacité d'agir, ou de faire, suppose, par exemple chez un technicien ou un artiste, la conscience de ses procédés (cf. Kant, *Critique de la faculté de juger*, § 43).

On distingue ensuite avec Aristote entre l'activité de faire et l'activité aux fins immanentes (cf. *poièsis/praxis*). De plus, par réaction contre la place prise par la notion de travail dans l'idéologie moderne, Hannah Arendt accentue, dans le domaine de la *poièsis*, la différence entre le travail et la production d'œuvres (Arendt, *Condition de l'homme moderne* [1958], Pocket).

La notion d'activité a beaucoup d'applications, par exemple en sociologie, en économie, en psychologie des organisations (cf. la notion de tâche, Leontiev, 1976), etc.

Agnosticisme

(du grec *gnôsis*, connaissance, avec un a- privatif)

Ce mot est attribué à Thomas Huxley, qui se serait inspiré de l'inscription « au dieu inconnu » (*agnôstô théô*) remarquée par Saint Paul lors de son passage à Athènes (*Actes des Apôtres* 17, 23).

En matière de religion, l'agnostique prend le parti de s'abstenir de croire, ou de professer quelque religion que ce soit, faute de pouvoir établir l'existence de Dieu. Il ne veut pas se prononcer, parce qu'il considère comme des abus de la pensée aussi bien l'attitude croyante et dogmatique (théisme ou déisme), que le refus définitif d'accorder foi en Dieu (athéisme).

Aliénation

(du latin *alienus*)

En droit, aliéner un bien, c'est le donner ou le vendre à quelqu'un. En psychiatrie, on a longtemps appelé ainsi les troubles mentaux. Pour les marxistes, le travail en contexte capitaliste est aliéné : l'ouvrier est dépossédé de son outil de travail, ignorant du processus complet de production, spolié de la plus-value de son travail, etc. Mais le capitaliste est aliéné, du fait qu'il se tient à l'écart de la dialectique du travail. Plus généralement, l'aliénation est le fait d'être privé de liberté, mais non seulement sous une contrainte dont on cherche à se délivrer, mais parce qu'on ne s'aperçoit pas de cette privation. Les passions sont causes d'aliénation

Alternative

Au cours d'une argumentation, une alternative se présente quand on est confronté à un choix entre deux branches : soit ceci, soit cela. Dans un raisonnement, deux propositions contradictoires A et B constituent une alternative rigoureuse : en effet, par définition on ne peut affirmer en même temps et sous le même rapport l'une et l'autre : si A est vrai, B est fausse : la vérité de l'une entraîne la fausseté de l'autre – ce qui n'est pas le cas de propositions contraires) ; quand aucune des deux branches n'offre une solution acceptable, on a affaire à un *dilemme*.

Âme

(du latin *anima*)

Entité qui s'attache à la vie d'une personne : soit parce qu'elle est le principe de la vie elle-même, soit parce qu'elle constitue une fonction de celle-ci. Aristote, dans *De l'âme*, définit l'âme comme une forme du corps et distingue différents types d'âme selon le type de vie (l'âme végétative, l'âme motrice, l'âme intellectuelle). Les penseurs matérialistes contestent l'existence de l'âme, ou la réduisent à une matière (Epicure). Descartes accentue au contraire l'écart entre l'âme (la pensée) et le corps (la matière) ; mais il précise aussi que l'âme et le corps sont mêlés d'une façon difficile à expliquer : « je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, mais outre cela je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un seul tout avec lui »

(Descartes, *Méditations métaphysiques*, 6).

Dans un sens plus général et par métaphore, on invoque aussi l'âme d'un projet ou d'un lieu, pour souligner à la fois l'unité, la vie et l'élan qui les caractérisent.

Amitié

Lien privilégié entre deux personnes : ce lien repose tour à tour ou en même temps sur la fréquentation ancienne et coutumière, sur l'affection qui en résulte, sur l'intérêt suscité connaissance

Aristote distingue entre trois formes de l'amitié : celle qui résulte de l'intérêt, celle qui cherche le plaisir, et – la seule véritable, la seule constante, la seule qui constitue une vertu, qui résulte de la reconnaissance mutuelle entre deux personnes vertueuses (Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Livres VIII et IX). Dans un contexte chrétien, la première des amitiés concerne Dieu : « l'étude de la sagesse unit principalement à Dieu par l'amitié » (Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, I, 2).

Amoral/immoral

On peut, à la rigueur, distinguer l'individu amoral – qui ne comprend pas les distinctions morales, qui lui sont indifférentes – et l'individu immoral, qui prend le contre-pied de la morale,

L'amoralisme théorique peut consister en une réduction des valeurs à des faits : on reproche souvent l'hédonisme d'être amoraliste ; souvent, les auteurs hédonistes tels que La Mettrie ont une philosophie morale ; en revanche, le lecteur de Sade [*La philosophie dans le boudoir*, 1795] répondra qu'il faut savoir écouter la voix de la nature.

Amphibolie, ou amphibologie

(du grec *amphis*, des deux côtés)

Discours qui n'évite pas la confusion et les malentendus, du fait d'une construction syntaxique défectueuse et de la multiplicité des interprétations possibles qui en résulte.

▫ Amphibologie transcendantale : Kant utilise ce terme dans un sens particulier, à propos des concepts de réflexion (ces concepts grâce auxquels on peut comparer les unes aux autres les représentations : matière et forme, identité et différence, accord et opposition, etc.). En effet, selon Kant, la métaphysique classique (Leibniz, Locke) a eu trop facilement tendance à utiliser ces concepts de réflexion, par lesquels l'esprit essaye de comprendre son propre fonctionnement, en les appliquant hors du champ de l'esprit, à des phénomènes sensibles.

La critique kantienne s'efforce au contraire de maintenir la différence entre la pensée des noumènes (par la raison) et la connaissance des phénomènes de l'expérience (par l'entendement).

Analogie

(du latin emprunté au grec *analogon*)

En mathématiques, l'analogie est une proportion (comme 1 est à 2, comme 2 est à 4). Dans le cours d'une argumentation, l'analogie est la mise en relation de plusieurs termes appartenant à des domaines différents. Par exemple, Platon fait l'analogie entre la structure de l'âme et celle de la cité, dont il décrit les trois parties hiérarchisées (Platon, *République*, IV). Ailleurs, dans le *Gorgias*, Socrate fait l'analogie entre la sophistique (différenciée de la philosophie) et la cuisine (différenciée de la gymnastique).

Ainsi, outre les raisonnements tels que la déduction et l'induction, la pensée peut saisir des ressemblances entre deux choses : « elle peut conclure qu'une chose, déjà connue comme semblable à une autre sous un certain aspect, le sera également sur un autre aspect pour lequel elle n'a pas d'évidence directe » (Victor Thibaudeau, *Principes de logique*, PUL, p. 785).

✕ L'analogie fonctionnelle, c'est l'identité des fins entre des objets matériellement différents ; par exemple, sur le plan biologique, l'aile de la chauve-souris et celle de l'oiseau, même si elles appartiennent à des lignes évolutives différentes, ou sur le plan technique, la clef et l'ouvre-boîtes.

✕ L'analogie universelle : le rapport d'homologie entre des mondes à des échelles différentes, comme l'homme considéré à la Renaissance comme un microcosme dans le macrocosme.

✕ L'analogie de l'Être : relation de ressemblance entre des êtres appartenant à des espèces différentes (hommes et animaux) et à des ordres de réalité différents (hommes et Dieu). La scolastique médiévale affirme en particulier que les termes du langage humain ne peuvent s'appliquer à Dieu d'une manière univoque (ce qui reviendrait à l'assimiler à un être naturel), ni d'une manière équivoque (ce qui implique de s'en tenir à un discours agnostique). « Bien que les noms que nous attribuons à Dieu désignent une chose unique, ils ne sont pas synonymes, car ils signifient selon des raisons multiples et diverses » (Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 13, a. 4).

Anarchie

(du grec *a-* privatif et *archè*, pouvoir)

Doctrine morale et politique qui revendique le droit, pour les individus et pour la société en général, de se passer de tout pouvoir politique.

Argument

Dans le cours d'un exposé démonstratif, un argument est un énoncé simple ou complexe qui vient à l'appui d'une thèse (à moins qu'il cherche à la réfuter). Cette thèse à son tour peut devenir un argument, afin de parvenir finalement à une conclusion.

Aséité

(latin *a se* : de soi-même)

Terme de scolastique médiévale, qui désigne l'indépendance (par opp. à abaléité).

Autotélique

(grec *autos*, soi-même, et *telos*, but, finalité)

Est autotélique ce qui possède en soi-même sa fin. Par exemple, le sens d'une œuvre d'art peut être dit autotélique, dans la mesure où la contemplation que l'art appelle s'entretient d'elle-même en accentuant l'attention accordée à l'œuvre elle-même.

B

Beauté - Bien - Bonheur

Beauté

Le beau est l'une des notions transcendantales, avec le Bien et le Vrai. Est beau ce qui suscite une appréciation de louange, dans le domaine esthétique : face à un paysage, à un objet ou à une personne dont l'apparence suscite notre intérêt, nous parlons de leur beauté. En revanche, il est difficile de caractériser en général la beauté. « Est beau ce qui plaît universellement sans concept » (Kant, *Critique de la faculté de juger*, I, 1, 9).

Bien

Le Bien est l'une des notions transcendantales, avec le vrai, le beau et l'un. Dans le domaine moral, il est impossible de trouver un couple d'opposés plus fondamental que celui du bien et du mal.

Y a-t-il pour autant un Bien substantiel et objectif (dont le mal est une privation), ou le bien et le mal sont-ils ce qui apparaît à un sujet, en deçà de tout critère objectif ? C'est la thèse socratique par excellence, que seul le Bien universel peut être *mon* bien, de sorte que le vice provient de l'ignorance et que le pire des maux est de commettre l'injustice.

Pour Descartes, la liberté comporte le pouvoir souverain d'affirmer ou de nier, mais je suis d'autant plus libre que mon choix me porte vers le bien (Descartes, *Méditations métaphysiques*, IV). En revanche, Spinoza argumente en faveur de la relativité de ces notions : si tout est nécessaire dans la nature, il n'y a en soi ni bien ni mal ; mais si nous nous faisons une idée mentale de l'homme, la pensée de l'homme parfait est un motif pour chercher à en réaliser nous-même autant que possible, et tout ce qui peut nous y conduire est appelé bien (cf. le *Court Traité*, II, 5, et la Préface à la Quatrième partie de l'*Ethique*).

Dans *Par-delà bien et mal* [1886], Nietzsche prétend situer sa connaissance des choses les plus déterminantes « par-delà le bien et le mal », c'est-à-dire soustraire à la morale (et à la volonté de vérité) la puissance d'appréciation, au profit d'une affirmation de la vie.

Bonheur

On différencie volontiers les satisfactions partielles que donnent le plaisir ou la réussite, et la satisfaction totale que désigne le mot « bonheur ». La distinction est évidemment problématique, du fait qu'on cherche le bonheur à travers l'obtention de ces satisfactions partielles. Or les sages consistent souvent à détourner le sujet de chercher à obtenir des biens externes, afin d'apprendre à se satisfaire de ce que l'on est. La réflexion est donc souvent incertaine du contenu de la notion de bonheur.

« Le concept de bonheur est un concept si indéterminé, que malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et veut » (Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs* [1785], II, Delagrave, p. 131).

Tout le monde cherche à être heureux, mais les philosophes antiques penchent pour

l'eudémonisme, tandis que les philosophes modernes relativisent la recherche du bonheur par rapport à l'exigence du devoir ou de la dignité.

Cependant, on peut faire du bonheur une finalité essentielle, parce que le malheur détourne de considérer autrui, voire la vie elle-même, avec faveur (cf. Alain, *Propos sur le bonheur*, Gallimard/Folio).

C

Cage-d'acier - Catégorie - Civilisation - Conscience - Corps

Cage d'acier

(Allemand : stahlhartes Gehäuse ; anglais : *iron cage*) : formule utilisée par Max Weber (*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Flammarion/Champs) pour désigner la condition de l'individu dans les structures imposées par la modernité : rationalisation sur tous les plans, technicisme, inflation législative, bureaucratie, remplacement du gouvernement par le contrôle.

Catégorie

Classe d'êtres possédant une même nature. Ou bien : prédicat par lequel on range les objets de la pensée.

Aristote appelle catégorie les modes selon lesquels l'être peut être dit : la principale qui est la substance, puis la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la position, la possession, l'action et la passion. Ainsi chez Kant, selon la philosophie transcendantale, les catégories sont les formes *a priori* de l'entendement par lesquelles les choses peuvent être appréhendées dans une expérience.

Civilisation

(du latin *civitas*, cité)

Du point de vue individuel, c'est la sociabilité, les acquis de l'éducation, la formation qui permet d'agir en homme respectable et en citoyen responsable. Du point de vue collectif, la civilisation est un ensemble de traits culturels qui ont acquis une cohérence, identifiable géographiquement et suffisamment constante au cours de l'histoire. Les synthèses historiques distinguent parfois de « grandes civilisations », du fait de l'ampleur qu'elles ont prises au cours du temps et du fait de leur influence ; mais aucune civilisation n'existe de façon purement autonome et sans des apports culturels des autres civilisations. C'est donc une notion à la fois nécessaire et instable, qui favorise la compréhension des phénomènes historiques, mais aussi une notion idéologique qui suscite des polémiques, puisqu'on définit une civilisation par différence avec les autres, sinon contre les autres.

Conscience

(du latin *conscientia*, c'est-à-dire *cum*, avec, et *scientia*, connaissance) :

C'est l'accès du sujet à la réalité d'un objet, ou l'affirmation de la présence de ce sujet parmi les choses, dans le monde. La conscience a une signification psychologique. La conscience a aussi une signification morale : c'est à la conscience individuelle, c'est-à-dire à l'intime conviction de la personne, qu'on peut attribuer le sentiment d'une obligation

Corps

Ensemble matériel appartenant à un individu vivant et caractérisant sa présence dans le monde. Par exemple chez Aristote, l'unité du corps résulte de l'activité de l'âme.

D

Déduction - Degré/nature - Démonstration Diallèle - Dialogue - Dieu - Dignité - Discours - Dogmatisme - Dualisme/monisme

Déduction

(du latin *deducere*, conduire à partir de)

Raisonnement conclusif, ou inférence, qui consiste à conduire à une conclusion nécessaire à partir d'un ensemble fini de propositions. Certaines propositions étant données, on tire avec nécessité de leur contenu l'énoncé d'une proposition supplémentaire. Si les propositions de départ sont considérées comme vraies, la conclusion qui en est déduite doit l'être aussi. Aristote a décrit et analysé la déduction en lui donnant comme modèle la forme logique du syllogisme. Il faut donc distinguer les figures du syllogisme qui conduisent à une conclusion correcte et celles qui ne sont pas correctes. Le principe fondamental de la déduction est le principe *dictum de omni/dictum de nullo* : autrement dit, quand un terme est attribué universellement à un sujet (resp. nié universellement d'un sujet), il doit nécessairement s'attribuer à (resp. être nié de) tout ce qui est contenu dans l'extension de ce sujet.

Une des difficultés de la déduction est que sa vérité repose sur la vérité des propositions de départ. Chez Descartes, il y a des vérités premières qui font l'objet d'intuitions, à partir desquelles des vérités peuvent être composées. La déduction est « l'opération par laquelle nous entendons tout ce qui se conduit nécessairement d'autres choses déjà connues avec certitude, bien qu'elles ne soient pas elles-mêmes évidentes, pourvu seulement qu'elles soient déduites, à partir de principes vrais et connus, par un mouvement continu et ininterrompu de la pensée qui a une intuition claire de chaque chose » (Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, III, 1628).

Dans les sciences, les propositions de départ sont des hypothèses qui appartiennent à une théorie qu'on cherche à vérifier ou à corroborer : le raisonnement est alors appelé *hypothé-tico-déductif*. Les hypothèses elles-mêmes doivent être issues d'autres procédures, en particulier de l'induction.

Degré/nature

Un degré est une étape sur une progression (comme une marche dans un escalier). Une différence de degré s'exprime en plus ou en moins. Les différences de degré relèvent du point de vue quantitatif, les différences de nature relèvent du point de vue qualitatif. On peut discuter s'il y a entre humanité et animalité une simple différence de degré (plus ou moins d'intelligence ou de sociabilité) ou une différence de nature (par exemple, si l'homme est seul, par la raison, à être conscient de soi et de son discours). Bergson use souvent de cette distinction : par exemple, « il n'y a pas entre le souvenir et la perception une simple différence de degré, mais une différence radicale de nature » (Bergson, *Matière et mémoire*, Résumé et conclusion, VI). Ou encore : « chez l'animal, l'invention n'est jamais qu'une variation sur le thème de la routine. [...] Avec l'homme la conscience brise la chaîne » (Bergson, *L'évolution créatrice*, III, PUF, p. 247).

Démonstration

Procédure d'argumentation rationnelle, qui parvient à une conclusion. La démonstration constitue, dans le domaine des choses pensées, une preuve de la vérité d'une proposition. Dans la tradition aristotélicienne, la connaissance démonstrative repose sur la saisie des causes.

Diallèle

Synonyme de cercle vicieux, qui consiste à vouloir expliquer un phénomène A par l'action d'un phénomène B, alors que par ailleurs on explique inversement B par A. Cette manière de conduire la pensée est l'un des arguments utilisés par les philosophes sceptiques (un des cinq modes d'Agrippa [I^{er} siècle avant J.-C.]) pour provoquer la suspension du jugement.

Dialogue

Usage de la parole qui associe deux ou plusieurs interlocuteurs dans un échange. Le sujet parlant possède une compétence linguistique qui lui permet aussi bien de désigner des choses que de s'adresser à autrui. Mais selon certaines analyses (cf. Francis Jacques, *Différence et subjectivité*, Aubier-Montaigne, 1982), c'est la communication interpersonnelle qui est première, de sorte que tout énoncé est essentiellement une réponse.

Le dialogisme (opp. à monologisme) ou la polyphonie des consciences (cf. Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil) sont des procédés de la littérature narrative.

Dieu

Dans les religions, les dieux sont des êtres dotés de qualités supérieures et inaccessibles aux hommes : l'Iliade les appelle les Immortels. Dans les religions monothéistes, Dieu se révèle à travers des paroles saintes et par son action créatrice, de sorte que le sens de l'existence humaine peut être défini en retour comme une façon de répondre à l'initiative divine, par la prière, le repentir, la charité, etc.

Y a-t-il un savoir de Dieu en dehors de la foi ? Selon Thomas d'Aquin, c'est le but de la « doctrine sacrée » d'établir une connaissance de Dieu, en lui-même et comme principe et fin de toutes choses

La métaphysique classique fait de Dieu, être omniscient et omnipotent, la clef de voûte de son système (Leibniz, *De l'origine radicale des choses* [1697]) ou le redéfinit, faute de pouvoir conduire à son propos un discours fondé sur une expérience, comme « postulat » de la raison pratique (Kant, *Critique de la raison pratique* [1788], Première partie, II, 2, 5).

Dans le *Gai savoir* (III, 125), Nietzsche dit que l'époque moderne fait apparaître un sentiment grandissant et qui étend son ombre : « Dieu est mort ».

Dignité

Anciennement, une dignité était attribuée à quelqu'un en raison de l'excellence de son action, morale ou politique : c'était un honneur particulier. Mais dans un contexte démocratique, la dignité est le trait partagé par tous les individus, un principe qui fonde la diversité des droits de l'homme (cf. la Déclaration universelle des droits de l'homme). Ainsi Kant (*Fondements de la métaphysique des mœurs* [1785], Bibliothèque de la Pléiade, t. II, p. 301) oppose-t-il ce qui a un prix et qui peut être échangé, et d'autre part ce qui ayant une dignité, doit être inconditionnellement respecté.

Discours

Forme suivie et méthodique de la prise de parole. Il existe plusieurs genres de discours : ainsi, dans l'Antiquité, le genre démonstratif, le genre délibératif, le genre judiciaire.

Dans sa version classique, le discours expose un ensemble d'idées et de thèses, en détaillant des propositions : c'est pourquoi la philosophie adopte fréquemment la forme du discours, qui répond à des exigences de clarté et de mise en ordre, même s'il emprunte aux formes de la narration (par exemple Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [1755]).

La linguistique, l'histoire, la sociologie et l'ensemble des sciences humaines ont coalisé leurs méthodes pour analyser les discours, voire, comme chez Michel Foucault, montrer les procédures qui président au contrôle de la production des discours (cf. Michel Foucault, *L'ordre des discours*, Gallimard, 1971).

Dogmatisme

1. Affirmation générale de la possibilité de dire la vérité.
2. Caractère d'une pensée ou d'une doctrine qui présente une vérité de façon systématique.
3. Dans une polémique, on reproche à quelqu'un son dogmatisme pour l'accuser de rester sourd aux arguments d'autrui.
4. Dans une théologie, la dogmatique est l'ensemble des dogmes, des affirmations essentielles de la foi.

Dualisme/monisme

Type de doctrine qui considère que la réalité repose sur deux sortes d'êtres irréductibles l'un à l'autre : par exemple le corps et l'esprit (cf. Descartes, *Méditations métaphysiques*, II). La critique du dualisme peut conduire à affirmer un *monisme*. Dans son *Ethique*, Spinoza entend montrer que Par exemple, selon Bergson (*L'évolution créatrice*, 1907), les distinctions de l'esprit et de la matière, de l'instinct et de l'intelligence, ou du mécanisme et du finalisme, doivent être rapportées à l'unité de l'élan vital.

E

Enthymème - Epigénèse - Epiphénomène - Éros - Erreur

Enthymème

Terme qui désigne, chez Aristote, un syllogisme vraisemblable : la rhétorique se nourrit d'enthymèmes. En un sens proche, on peut aussi appeler enthymème un raisonnement dont toutes les étapes ne sont pas explicitement formulées.

Epigénèse

Formation de l'être vivant au cours de sa croissance, non seulement en fonction d'un code génétique qui programme dès le début tous les processus, mais aussi de façon créatrice, en fonction des événements qui affectent l'ontogenèse, l'alimentation, le climat, etc. La notion d'épigénèse a été d'abord élaborée (par exemple par William Harvey [1578-1657]) pour s'opposer à la thèse selon laquelle les êtres vivants sont « préformés ».

Epiphénomène

Ce qui s'ajoute à un phénomène sans modifier celui-ci. Les partisans du naturalisme réductionniste pensent que la conscience n'est qu'un épiphénomène des processus physiologiques, qui relèvent de la matière corporelle, en particulier du cerveau.

Éros

Dans la mythologie grecque, Éros est la force vitale,

Dans le *Banquet* (203a), Platon lui attribue comme parents Poros (Expédient) et Pénia (Pauvreté) : indigent et inventif, il est donc un être intermédiaire inquiet d'atteindre le Beau en soi : il est ainsi analogue au philosophe amoureux de la Vérité et entraîné par la dialectique jusqu'aux Idées intelligibles.

Éros désigne souvent l'amour violent (Lucrèce, *De la nature des choses*, IV) ; on le distingue d'autres formes de l'amour. En psychanalyse, Freud oppose Éros à Thanatos.

Erreur

Le fait de prendre le faux pour le vrai ou le vrai pour le faux. L'erreur peut être corrigée par un surcroît d'attention : par exemple, en mathématiques, quand on doit refaire un calcul pour parvenir au bon résultat. Comme le dit Descartes, la méthode permet de lever les erreurs dues à la précipitation. L'erreur se distingue donc de l'illusion (voir Illusion). La correction est moins aisée quand elle provient de la « prévention » (voir Préjugé). Quand

l'erreur est une défaillance morale et provient d'un manquement au devoir, il s'agit d'une faute.

Le vocabulaire de l'erreur est étendu : une erreur peut être mineure, ou contraire tellement grave qu'elle devient fatale ; l'erreur d'autrui nous apparaît souvent comme une aberration, qui provient d'une insuffisance d'esprit.

F

Fait/droit

L'opposition du fait et du droit correspond à celle de la constatation et de l'exigence rationnelle : le fait est la réalité constatée comme elle est, et le droit l'idéal qui guide la pensée ou l'action. Par exemple, on peut constater que tous les hommes sont mortels – c'est un fait ; on postule que tous les hommes sont libres (c'est une exigence de droit, formulée dans les déclarations de droits fondamentaux).

Falsification

Raisonnement, intellectuel et expérimental, par lequel on confronte un énoncé théorique à un élément de preuve qui l'infirmes. Karl Popper, qui préfère qu'en français on dise « réfutation », fait de la « réfutabilité » expérimentale le critère de détermination du caractère scientifique d'un énoncé.

G

Géocentrisme/héliocentrisme

Doctrines cosmologiques qui considèrent que la Terre/le Soleil est au centre du système de l'univers. Ptolémée (v. 90-v. 168 ap. J.-C.) est à l'origine du géocentrisme, jusqu'à ce que Copernic (1473-1543) instaure l'astronomie moderne. En 1934, contre la vision strictement scientifique de la condition humaine, le phénoménologue Edmund Husserl affirme le caractère absolu de l'ancrage terrestre de la vie humaine (sur ce « géostatisme », cf. Husserl, *La Terre ne se meut pas*, Minuit, 1989).

Gouvernement

Exercice du pouvoir politique. Par extension, on appelle gouvernement des âmes l'influence exercée sur la pensée des sujets soit par le pouvoir politique, soit par les autorités religieuses.

Idiographique/nomothétique - Induction - Industrie - Ironie - Irrationnel

Iconoclasme

Doctrine ou mouvement politique et esthétique qui refuse l'usage religieux des images. L'empire byzantin connut une longue querelle avant que le concile de Nicée n'y mette un terme, au profit des rites iconophile (et iconodules).

Idiographique/nomothétique

(du grec *idios*, simple, particulier)

Est idiographique une connaissance qui porte sur les caractères propres à des phénomènes particuliers, par exemple l'histoire. Est nomothétique une science qui établit des lois à caractère général.

Induction

Raisonnement qui cherche à obtenir, à partir de propositions particulières, une conclusion générale. Ce procédé de généralisation permet de passer du constat de faits particuliers observés, à l'énoncé de lois générales. Comme le dit John Stuart Mill, « elle consiste à inférer de quelques cas particuliers où un phénomène est observé, qu'il se rencontrera dans tous les cas d'une certaine classe, c'est-à-dire dans tous les cas qui ressemblent aux premiers en ce qu'ils offrent d'essentiel » (Mill, *Système de logique*, III, chapitre 3).

Les philosophes empiristes ont éveillé l'attention sur les difficultés de l'induction. Francis Bacon dénonce le caractère hasardeux de l'induction spontanée et la fragilité de l'induction par énumération, qui risque le démenti tant que l'énumération n'est pas complète. Pour Hume, la relation de causalité est établie par une sorte d'induction : comme j'ai trouvé que « tel objet a été lié à tel effet », je prévois que « des objets similaires à celui-ci seront liés à des effets similaires » (Hume, *Traité de la nature humaine*, I). C'est la remarque à caractère sceptique qui a éveillé Kant à la critique du dogmatisme. Dans le *Fondement de l'induction* [1896], Jules Lachelier souligne que l'induction repose sur l'application de principes a priori tels que ceux de causalité et de finalité.

C'est pourquoi aussi, dans les sciences, les procédés issus de l'induction sont scrutés de façon sévère : ainsi, pour Karl Popper, les énoncés scientifiques sont par nature falsifiables et les généralisations sont toujours provisoires (Karl Popper, *La logique de la découverte scientifique*, 1935).

Industrie

Mode de production qui s'est répandu dans les temps modernes, qui accentue sans cesse les procédés de division du travail. Le comte de Saint-Simon [1760-1825] prône la substitution

du gouvernement des choses au gouvernement des hommes, par le moyen du travail et de la reconnaissance systématique des capacités (en une sorte de théocratie industrielle).

Ironie

(du grec *eirōneia*, interrogation)

Énoncé qui formule une idée pour en suggérer une autre, généralement opposée. Elle est souvent utilisée pour se moquer. Mais il y a aussi une profondeur de l'ironie. Car l'ironie est possible du fait qu'une parole prononcée par un locuteur sollicite toujours, plus ou moins, l'interprétation de l'allocutaire. Elle traduit à la fois une dissimulation de la pensée (on cache ce qu'on pense) et un appel à la compréhension d'autrui (puisque c'est lui qui doit percer la surface du discours pour percevoir l'intention du locuteur). La philosophie naît, avec les dialogues socratiques, dans une atmosphère d'ironie : Socrate n'impose pas sa pensée comme une doctrine, il utilise l'ironie pour déceler les incohérences de ses interlocuteurs et leur indifférence à l'égard de la vérité.

Les romantiques utilisent l'ironie pour protester contre la rigidité des dogmes et les abstractions de la politique. Plus précisément, dans les *Miettes philosophiques*, Kierkegaard a recours à l'ironie pour subvertir les prétentions du discours spéculatif à être plein et continu : l'ironie fait entendre la voix du sujet et la différence entre le singulier et l'universel. Mais l'ironiste, tout en analysant les défaillances de la subjectivité (la sensualité du stade esthétique), reste en deçà du sérieux de la vie (le devoir assumé au niveau éthique).

Irrationnel

Est irrationnel ce qui s'oppose au rationnel, soit parce que cela manque de rationalité, soit parce que ça lutte contre toute rationalité. Au premier sens, l'ignorance ou la sauvagerie sont irrationnelles, parce qu'il est préférable de leur substituer un savoir ou des procédures concertées. Au deuxième sens, la notion d'irrationalité devient nettement polémique : il s'agit de dénoncer comme injustifiables des intentions mauvaises (barbares) ou des systèmes arbitraires (idéologiques).

On peut même faire du mot *irrationnel* un substantif, pour désigner un ensemble de phénomènes concordants dans leur opposition aux justifications rationnelles.

Au regard du sociologue, les comportements dits irrationnels ne sont cependant pas dépourvus de toute justification, si l'on considère leur contexte social et cognitif.

J

Joie

Cette émotion tient une place singulière dans le monde des affections : elle n'est pas seulement un plaisir extrême, fruit d'un accord parfait entre le corps et la nature extérieure, ou un contentement supérieur, qui résulte d'une grande réussite. C'est un sentiment qui va au-delà du clivage entre plaisir et douleur ou du bonheur et du malheur. La joie d'un individu procède d'une réconciliation entre son existence, aussi précaire soit-elle, et les données de la vie auxquelles il est confronté et auxquelles il doit consentir.

L

- Légal/légitime - Liberté - Libéral - Loi

Légal/légitime

La distinction entre la légalité et la légitimité est essentielle à la pensée politique : dans son fonctionnement normal, la légitimité politique réside dans le pouvoir établi ; la loi est un moyen de commandement, un instrument du pouvoir ; la loi fixe des obligations ; mais la loi peut se révéler injuste, soit du fait de l'arbitraire du pouvoir, soit parce que les circonstances rendent la loi obsolète ; alors, contestation de la loi, voire du pouvoir lui-même prend appui sur une revendication de légitimité, c'est-à-dire sur l'invocation de principes supérieurs à la loi.

Libéral

Est libérale une activité qui peut s'effectuer par goût personnel et en dehors de toute contrainte vitale. C'est en ce sens que l'art est une activité libérale. On qualifie aussi comme libérale une politique qui privilégie l'ampleur des libertés légales attribuées aux citoyens. Le libéralisme

Liberté

État de ce qui peut exister et agir par soi-même, selon sa puissance propre et grâce à la compréhension de ses propres intérêts. En un sens élémentaire, un animal sauvage et en bonne santé, est libre. Au sens juridique et politique, un homme n'est libre que si des droits lui sont reconnus par les autres au sein de la société. Au sens métaphysique, la liberté est un principe de développement du sujet et un objectif : elle consiste à agir pour être soi-même – agir par raison, en ayant identifié son propre bien et en s'associant à la liberté d'autrui.

On voit que la définition de la liberté n'évite pas les paradoxes. En un sens, la morale prescrit de présupposer en chacun sa qualité d'être libre ; et on la considère comme un fondement des droits de l'homme. Mais en un autre sens, la liberté n'est jamais tout à fait atteinte : elle n'est donc qu'un horizon de l'action et de l'existence de l'homme. C'est pourquoi la liberté ne consiste pas seulement en l'expression de ce que nous sommes, mais un débat et un effort qui nous transforme. « Nous ne sommes libres qu'à partir du moment où nous cessons de nous confondre avec notre nature, où nous sommes capables de la renier et de la dépasser » (Louis Lavelle, *De l'intimité spirituelle*, Aubier Montaigne, 1955).

Loi

(du latin *lex, legis*)

Règle rationnelle et impérative, qui oblige ceux à qui elle s'applique. On distingue les aspects politiques (qui dépendent de la décision d'un pouvoir), juridiques (qui participent à la

constitution des codes) et moraux (dans la mesure où ils relèvent du jugement de la conscience). Par exemple, pour Kant, la loi éthique exige du vouloir d'un être libre qu'il adopte la forme d'une législation universelle : « il n'y a qu'un être raisonnable qui ait la faculté d'agir d'après la représentation des lois, c'est-à-dire d'après des principes » (Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, II). Dans une perspective théologique, la loi est représentée comme provenant de la volonté de Dieu (cf. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Ia IIae, Question 90 et suiv.).

Par métaphore, on applique la notion de lois à d'autres domaines. Ainsi on parle de « lois de la nature », pour signifier la régularité universelle des phénomènes naturels qui les rend pour ainsi dire conformes à une loi (de sorte qu'ils « suivent » des lois), et l'interprétation qu'on en donne par le moyen des mathématiques. « Toutes les lois empiriques ne sont que des déterminations particulières des lois pures de l'entendement : c'est sous ces lois et d'après leur norme qu'elles sont tout d'abord possibles » (Kant, *Critique de la raison pure*, Analytique transcendantale, Bibliothèque de la Pléiade, I, p. 1426).

Par dérivation, les sciences humaines parlent aussi des lois du comportement humain. Par exemple, « l'observation sociologique s'applique et ne peut s'appliquer qu'à des ensembles, et de ces ensembles mêmes, nous ne reconnaissons qu'ils existent et nous ne pouvons les définir qu'au moment où ils nous paraissent soumis à des lois » (Maurice Halbwachs, « La loi en sociologie », *Science et loi*, Félix Alcan, 1934).

M

Métaphysique - Methexis - Méthode - Mimésis - Monisme - Monothéisme/polythéisme

Métaphysique

En résumé, la philosophie générale, c'est-à-dire la science métaphysique, porte sur les catégories les plus générales, autrement dit celles dont on fait usage pour comprendre l'expérience, mais qu'on ne peut tirer de l'expérience. Dans son ouvrage appelé *Métaphysique* pour le classer en bibliothèque après la physique, Aristote en a établi les premières notions. La définition de la métaphysique la rapproche de l'ontologie, qui veut connaître l'Être en tant qu'être – mais elle n'est pas aisée, car on peut dire tour à tour que la métaphysique énonce les caractères les plus généraux de l'être, qu'elle cherche les premières causes de ce qui est, qu'elle veut connaître l'absolu pour en démontrer les propriétés, etc. Au moment du rationalisme classique, la métaphysique permet d'acquérir une vision des fondements de toute connaissance, et la métaphysique spéciale traite d'objets particuliers : la psychologie rationnelle, de l'âme, la cosmologie, du monde, la théologie, de Dieu.

La philosophie moderne se présente souvent comme une tentative de dépassement de la métaphysique. Ainsi Kant distingue la prétention de connaître les choses en dehors de toute expérience, qui est illusoire, et la métaphysique qui procède de la critique des prétentions de la raison, c'est-à-dire comme système des conditions a priori de l'expérience (philosophie transcendantale). Les philosophies positivistes excluent simplement la métaphysique du domaine de la science. Heidegger reconstitue l'histoire de la philosophie à partir de Platon comme étant celle de la métaphysique de l'étant et de l'oubli de l'Être.

La philosophie contemporaine n'a cependant pas abandonné le projet métaphysique, comme le montrent Etienne Gilson et Frédéric Nef.

Methexis

Chez Platon, terme qui désigne la participation du sensible à l'intelligible : par exemple, des choses sont égales par participation à l'Égalité en soi (Platon, *Phédon*, 100c). Dans le *Parménide*, Platon montre lui-même les difficultés de cette conception. Dans le *Sophiste*, il montre en revanche comment les relations du Même et de l'Autre ne sont pas de pure opposition, mais de composition réciproque. Et dans le *Timée*, il suggère que la présence de l'intelligible présuppose aussi une matière passive ou un espace pur (la *chôra*).

Méthode

(du grec *meta*, après, à propos de, et *hodos*, chemin)

Manière d'agir et de penser. Comme l'indique l'étymologie elle-même, la méthode est une réflexion - après coup - sur la façon dont on a suivi un chemin pour parvenir à un but. Par

suite, on peut prolonger cette réflexion par une méthodologie à caractère normatif, c'est-à-dire par un ensemble de règles, de prescriptions destinées à guider ceux qui voudraient s'engager sur une voie comparable. L'exemple le plus typique est le *Discours de la méthode*, dans lequel Descartes a fixé les procédés qui sont selon lui les plus aptes à favoriser la construction ordonnée et complète de la science.

Mimèsis

Action d'imiter, de figurer. Platon distingue une mimèsis fidèle (qui produit des icônes, et qui oriente l'esprit vers le modèle de l'image) et une mimèsis trompeuse (son produit est alors une idole, dont la séduction retient le regard de l'esprit sur elle-même, au détriment de la connaissance du modèle).

Monisme

Pensée ontologique qui affirme un principe fondamental unique, par opposition au dualisme, pour lequel il y a deux principes irréductibles.

La définition de la substance permet à Spinoza de refuser le dualisme cartésien des substances (substance pensante et substance étendue).

Russell parle de *monisme logique*, c'est pour reprocher (par exemple à Hegel) la prétention de rendre compte du réel à partir de prémisses logiques.

Monothéisme/polythéisme

(du grec *monos*, un seul, *polys*, plusieurs, *theos*, dieu) :

On peut répartir très grossièrement les religions en deux types, selon qu'elles se réfèrent à un seul ou à plusieurs dieux. Dans le panthéon des Grecs ou des Romains, les dieux sont multiples : leurs engendremens provoquent des oppositions, qui sont surmontées par l'accès de Zeus à la souveraineté olympienne. L'Égypte antique fait apparaître l'idée monothéiste (le culte d'Aton institué par Akhenaton au XIV^e siècle avant notre ère). Dans le judaïsme, Dieu se révèle à Moïse au Sinaï comme étant non seulement le dieu du peuple d'Israël, mais comme le seul dieu véritable. Dans le christianisme, le dogme affirme à la fois l'unicité de Dieu et La Trinité des personnes (le Père, le Fils, le Saint-Esprit). Dans l'Islam, l'affirmation de l'unicité de Dieu n'admet aucune pluralité.

N

Narcissisme - Natalité - Nombre - Nominalisme - Non causa pro causa

Narcissisme

Mot formé à partir de la figure mythologique de Narcisse, un beau jeune homme qui repousse les avances de toutes les jeunes filles et qui finit par tomber amoureux de son image dans l'eau d'une fontaine et de mourir d'inanition [cf. Ovide, *Les métamorphoses*, 3, GF]. Le narcissisme désigne la difficulté pour l'âme individuelle d'inclure l'altérité dans la constitution de soi-même, au point qu'elle se laisse fasciner par une image (cf. Plotin, *Ennéades*, I, 6, 8).

En psychanalyse, Freud (*Pour introduire le narcissisme*, 1914) distingue le narcissisme primaire et le narcissisme secondaire pour analyser les alternances du Moi, entre soi-même et les objets, dans ses investissements libidinaux.

Natalité

En démographie, taux de renouvellement de la population. Hannah Arendt (*Condition de l'homme moderne*, 1958) a souligné l'importance de la natalité dans l'expérience de la liberté comme commencement absolu (cf. aussi Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*, Cerf).

Nombre

Notion qui permet de comptabiliser et de comparer des quantités. En mathématiques, en arithmétique, on étudie les propriétés des nombres, ce qui permet de distinguer les nombres entiers, naturels, rationnels, imaginaires, les nombres premiers, etc.

En esthétique, le nombre d'or $(1+\sqrt{5})/2$ a joué un rôle dans la définition de l'harmonie.

Kant définit le nombre comme le schème pur de la quantité (catégories de l'entendement).

Nominalisme

Conception de la pensée, selon laquelle seuls les individus sont réels, de sorte que les concepts désignent une multiplicité d'individus, non des réalités en soi. Il y a des termes généraux, mais pas de généralité en soi.

Non causa pro causa

Forme de sophisme, ou de raisonnement fallacieux, qui consiste à « considérer comme cause ce qui n'est pas une cause ». Faute élémentaire dans l'usage de la raison, qui résulte d'un manque de formation, de la précipitation, - sinon d'une intention manifeste de tromper.

O

Obligation/contrainte - Oligarchie - Ordre

Obligation/contrainte

La contrainte est l'application d'une force. Quand l'objet de la contrainte est un être humain, la contrainte est une violence. En revanche, l'obligation est une contrainte que l'on s'inflige à soi-même en raison de ce que nous dicte notre conscience. Cette distinction est centrale pour traiter des sujets de philosophie pratique (en morale ou politique).

Oligarchie

(du grec *oligon*, petit, et *archè*, commandement)

Régime politique dans lequel le pouvoir est exercé par un petit nombre, par un clan restreint (quand il s'agit des riches, on parle de ploutocratie ; quand il s'agit des plus anciens, on parle de gérontocratie).

☒ La loi d'airain de l'oligarchie est la tendance, dans les organisations sociales modernes, à concentrer le pouvoir entre les mains d'un petit nombre de professionnels (par exemple dans les syndicats). Cf. Robert Michels, *Sociologie du parti dans la démocratie moderne. Enquête sur les tendances oligarchiques dans la vie des groupes*, Folio, 2015.

Ordre

Du point de vue théorique, l'ordre est un arrangement intelligible ; du point de vue de l'action, *ordre* est synonyme de *commandement*.

En philosophie, l'opération de l'intellect consiste à reconnaître l'ordre (cela concerne la philosophie théorique) et à la réaliser (cela relève de la philosophie pratique). Partant de la définition du philosophe par Aristote (Aristote, *Métaphysique*, I, 2, 982a18), Saint Thomas souligne que l'ordre des choses se traduit par une convenance réciproque entre les éléments de cet ordre, et plus fondamentalement l'ordre des éléments par rapport à leur fin (Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, 2, 24).

La notion d'ordre joue un rôle central dans la métaphysique. Par exemple, chez Malebranche, elle désigne aussi bien l'enchaînement des causes dans le monde, que la providence même de Dieu, donc une loi immuable, un code éternel « où se trouvent tous les commandements de Dieu » (*Entretiens sur la morale et sur la grâce*, XII, 19), ou encore « la règle essentielle et nécessaire de la volonté de Dieu » (*Recherche de la vérité, Eclaircissements*, X).

Du point de vue de la pratique de la pensée, l'ordre est une disposition volontairement établie dans un raisonnement. Ainsi Descartes définit la *mathesis universalis* comme « science générale qui explique tout ce qu'on peut trouver sur l'ordre et la mesure » (Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, Règle quatrième). Le modèle est celui des mathématiques, au sein de laquelle on peut procéder par déduction.

Enfin, la notion d'ordre revêt aussi un sens dans beaucoup d'autres domaines, comme l'architecture (ordres dorique, corinthien, ionien), la politique (la société d'ordres d'Ancien Régime), etc.

P

Pacte - Parabole - Paradoxe - Parole - Personne - Persuasion/conviction - Poièsis/praxis
Polémique - Politique - Positif - Pratique - Prisonnier - Problème - Processus - Prochain

Pacte

Synonyme de « contrat », utilisé en philosophie politique, depuis le 16^e siècle, par les penseurs contractualistes, pour désigner l'accord fondateur de la société humaine.

Parabole

Récit à caractère symbolique, allégorique et par lequel le Christ transmet son message, dans les Évangiles.

Paradoxe

(grec *paradoxon* : *para*, contre, et *doxa*, opinion) :

Un paradoxe est un discours qui surprend, soit parce qu'il va contre l'opinion, soit parce qu'il comporte un aspect contradictoire. Quand il va à l'encontre de l'opinion admise, ou de la vraisemblance, le paradoxe permet à la pensée de rompre avec des habitudes. Le philosophe apparaît souvent comme aimant les paradoxes, plutôt que les préjugés, ainsi Rousseau dans l'*Émile* : « la plus utile règle de toute éducation ? ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut faire quand on réfléchit ». De même, au moment de sa découverte, une pensée scientifique s'oppose aux idées admises : elle est paradoxale.

D'autre part, il y a paradoxe quand le discours semble produire de lui-même des difficultés, entrer par lui-même dans des contradictions. Le plus célèbre exemple est le paradoxe du menteur, attribué à Eubulide de Milet, successeur d'Euclide (IV^e siècle) : si quelqu'un dit « je mens », on ne sait conclure s'il dit vrai – ce qui implique qu'il dise le faux, puisqu'il prétend mentir – ou s'il dit faux – donc qu'il ne ment pas, ce qui implique qu'il dit vrai. Au XIX^e siècle, les mathématiques évoluent beaucoup en traitant des paradoxes tels que celui de l'ensemble des tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes (cf. Russell et Whitehead, *Principia mathematica*, 1910).

Comme on le voit aussi, la nature humaine ne peut manquer d'apparaître elle-même très paradoxale (consulter, dans *La dissertation de philosophie*, la Première Partie, chapitre 2).

☒ Le paradoxe de la confirmation : les théories de la confirmation scientifique ne parviennent pas facilement à l'unité, ce qui conduit à des paradoxes. Par exemple, considérons l'énoncé universel (A) « Tous les corbeaux sont noirs », qui est logiquement équivalent à (B) « Toutes les choses non-noires sont des non-corbeaux » ; autrement dit, une donnée empirique confirme (A) si et seulement si elle confirme (B). Considérons maintenant l'énoncé particulier, sur un objet non-noir et non-corbeau : (p) « *a* est une chaussette blanche » ; alors, on peut dire (selon une théorie de la confirmation) que l'énoncé (p) *confirme* l'énoncé (B). Dira-t-on, ce qui serait logique, que l'énoncé (p) confirme l'énoncé universel (A) ? (Mikaël Cozic, « Confirmation et induction », *Précis de philosophie des*

sciences, Vuibert).

Parole

Tandis que la langue est le stock des moyens disponibles pour énoncer des messages et s'exprimer envers autrui, la parole est la performance, la mise en œuvre effective de cette capacité.

Personne

Pour la distinction caractéristique entre individu et personne, consulter le chapitre sur « Les relations humaines ».

Persuasion/conviction

La persuasion est le travail accompli par un orateur pour obtenir l'adhésion de l'auditeur à son discours ; ou bien, la persuasion est le résultat ainsi obtenu. C'est le but de la rhétorique, qui lie le discours de persuasion au vraisemblable (par opposition à la démonstration, qui est tenue à la vérité). Cependant, Quintilien précise qu'on emporte aussi la persuasion par l'argent, le crédit, l'autorité, le rang du sujet parlant ou même par son seul aspect (Quintilien, *Institution oratoire*, livre II, chapitre 15).

La distinction persuasion/conviction n'est pas très marquée. Il existe une opposition aspectuelle, selon laquelle la conviction est le résultat du processus de persuasion. Mais il arrive qu'on réserve le mot *persuasion* pour insister sur la forme accidentelle des causes de la persuasion (l'appartenance à une tradition, l'autorité et l'influence de celui qui persuade par rapport à celui qui est persuadé, etc.), et le mot *conviction* pour insister sur le rôle de la raison dans l'adoption d'un ensemble d'opinions ; par exemple, les sociologues parlent de la foi religieuse comme d'une option convictionnelle.

Poièsis/praxis

Ces deux termes grecs peuvent être utilisés pour désigner l'action humaine. La *poièsis* est l'action qui trouve son sens dans un résultat tel que la fabrication d'un objet (comme dans l'artisanat). La *praxis* est l'action dont la fin est immanente à l'exercice de l'action elle-même (comme c'est le cas dans un jeu, dans la relation morale et humaine qu'on a avec une autre personne, ou dans la contemplation d'une œuvre d'art).

Polémique

(du grec *polemos*, « guerre »)

Discussion qui prend un tour véhément et agressif, dont l'argumentation vise plus à discréditer l'adversaire plus qu'à progresser rationnellement.

Politique

Secteur de l'activité humaine qui consiste à rassembler les individus en le soumettant à un pouvoir unitaire, et dont le but est d'entretenir l'ordre et de favoriser la paix.

Aristote explique, au livre I de ses *Politiques* que l'homme se définit comme un animal doué de parole, et donc aussi comme un « animal politique », et que la cité politique est la fin de toutes les autres formes de communauté. La vie politique se nourrit de délibérations ; les régimes politiques organisent l'exercice du pouvoir en le confiant à un seul, à quelques-uns, à l'ensemble du peuple ; mais l'essentiel est de viser le bien commun (cf. Aristote, *Politiques*, III, 7).

La politique moderne accentue son attention pour la démocratie et la citoyenneté. D'où ces définitions formulées par Rousseau : « Cette personne publique qui se forme ainsi par l'union de toutes les autres prend en général le nom de corps politique : lequel est appelé par ses membres État quand il est passif, Souverain quand il est actif, Puissance en le comparant à ses semblables » (Rousseau, *Du contrat social*, I, 4).

Mais comme l'explique Machiavel, dans *Le Prince* [1513, chapitre 18], l'aptitude individuelle à exercer la politique dépend de l'intelligence relationnelle, de la duplicité et de la ruse du renard autant que de la force du lion.

Positif

1. L'opposé du négatif.
2. Dans le domaine juridique, le *droit positif* est l'ensemble des lois qui ont été explicitement formulées, par opposition au droit naturel, qui est fondamental mais non écrit. Selon le positivisme juridique, le droit consiste en une hiérarchie de normes, à l'exclusion de toute notion de droit naturel.
3. Par opposition à l'imaginaire, voire au métaphysique, est *positif* ce qui relève du fait, par opposition à ce qui relève de l'imaginaire ou de l'idéologie. Selon le positivisme, « *Positif* deviendra partout inséparable de *relation*, comme il l'est aujourd'hui d'*organique*, de *précis*, de *certain*, d'*utile*, de *réel* » (Auguste Comte, *Système de politique*, I, p. 58

Pratique : cf. [Action](#)

Prisonnier

(Dilemme du)

En théorie des jeux, ce dilemme est un apologue qui, à partir de situations où deux prisonniers sont condamnés en fonction de leurs aveux ou de leur coopération l'un envers l'autre, montre que des individus rationnels ne choisissent pas nécessairement les options qui leur seraient les plus utiles. Ce raisonnement constitue une critique de la thèse libérale de l'harmonie entre les intérêts (la « main invisible »).

Problème

Dans le langage courant, le problème est le fait de se heurter à une difficulté, qui appelle une solution. Dans une controverse intellectuelle, le problème est la question que les interlocuteurs acceptent de traiter par confrontation avec autrui. Le problème prend une forme plus rigoureuse dès lors qu'on cherche à le résoudre au moyen du raisonnement, et surtout dans les mathématiques, et dans les sciences physiques, qui disposent d'appareils pour observer, expérimenter et tester les théories. Le *problème* est un objet que se donne la raison et qu'elle veut résoudre par l'analyse et la synthèse conceptuelles - à la différence du *mystère*, dans lequel le sujet est engagé par son existence, dont il ne peut se distinguer, et qui relève de l'option personnelle, voire de la foi (cf. Gabriel Marcel, *Être et avoir*, 1935).

La pensée philosophique vise à exprimer des problèmes qui ne trouvent pas de solution claire ni dans la vie quotidienne ni dans les formules de la science ni dans les dogmes. Comme le dit Bertrand Russell, dans ses *Problèmes de philosophie* [Payot, 1968, p. 182], le philosophe se distingue par son sens du problème, c'est-à-dire à la fois par son aptitude à l'émerveillement et par la remise en question des dogmatismes.

☒ Ainsi, au cours des dialogues platoniciens, Socrate s'efforce d'éveiller ses interlocuteurs au sens du problème. Par exemple, le problème d'Euthyphron : est-il si facile de répondre à la question de savoir si les hommes pieux sont pieux parce qu'ils sont aimés des dieux, ou s'ils sont aimés des dieux en raison de leur piété [cf. Platon, *Euthyphron*].

☒ Autre exemple : le « labyrinthe du continu ». Comment quelque chose d'étendu peut-il résulter de la composition d'éléments inétendus ? Quoiqu'il y ait partout des indivisibles, l'étendue, c'est-à-dire un espace réel continu, ne peut être défini par la composition de points inétendus (cf. Leibniz).

En mathématique, Georg Cantor a formulé en 1874 « l'hypothèse du continu » (un ensemble contenant l'ensemble \mathbb{N} des nombres entiers, et contenu dans l'ensemble \mathbb{R} des nombres réels, a le même cardinal que \mathbb{N} , ou que \mathbb{R}). Depuis Hilbert et Gödel, on montre que cette hypothèse est indécidable.

Processus

Suite continue d'opérations qui font évoluer un phénomène : par exemple, des processus évolutifs en théorie du vivant, ou des processus productifs dans l'industrie.

Il est plus problématique d'appliquer ce terme à des actions imprévisibles, où la décision humaine met en jeu la liberté. Par exemple, parler de processus historiques, c'est minimiser la conscience que les acteurs historiques ont de leur action.

Prochain

Dans la philosophie morale, le prochain est l'autre, dans la mesure où il en appelle à mon aide. Cette notion apparaît en particulier dans la formule « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Pour en savoir plus : Lévitique 19, 17-18 ; Evangile *de Luc* 10, 25-37.

Pyrrhonisme

(du nom de Pyrrhon d'Elis, penseur sceptique, v. 365- v. 275) :

Chez les auteurs du XVII^e siècle comme Pascal, ce terme est synonyme de scepticisme.

R

Raisonnement - Rationnel/raisonnable - Représentation - République

Raisonnement

Suite d'idées liées par une logique. Un raisonnement est une procédure qui permet d'accéder à la vérité d'un énoncé, à partir d'énoncés qui ont été préalablement acceptés comme vrais. On se reportera aux articles concernant la déduction et l'induction. Prenons ici deux exemples de raisonnement.

☒ *Raisonnement par l'absurde* : déduction indirecte, qui part de la contradictoire d'une proposition C (la conclusion à laquelle on veut aboutir) et qui aboutit à la contradictoire d'une proposition considérée comme vraie (par exemple un théorème) ; on conclut alors à la vérité de la proposition C (pour résumer en termes logiques : si non-C, non-T ; or T ; donc C).

On peut procéder aussi à une *réduction à l'absurde* d'une proposition, en montrant que si on l'admettait, elle conduirait à une autre proposition considérée comme fausse.

☒ *Raisonnement par récurrence* : dans une suite de propositions, on montre que si une propriété appartient à un élément (x) de la suite, et si d'autre part quand elle appartient à l'élément (n) elle appartient à l'élément suivant (n + 1), elle appartient aussi à tous les éléments de la suite (x + 1, x + 2, etc.) ; ce raisonnement est fréquemment employé en mathématiques (par exemple, si une propriété appartient au zéro, à 1 et si elle appartient à n, elle appartient à n + 1, elle appartient à toute la suite des nombres naturels).

Rationnel/raisonnable

Cette distinction caractéristique permet de dissocier, du point de vue du sens, des phénomènes qui présentent des caractères de constance, de cohérence et de systématicité. Par exemple, le développement technique est par essence rationnel, mais il est souvent dénoncé comme déraisonnable.

Représentation

La représentation est d'abord le fait de mettre sous les yeux. Au théâtre, l'acteur représente un personnage. Mais on dit aussi que la perception fournit à l'esprit, de manière interne, une représentation des objets extérieurs. Pour en savoir plus : consulter le sujet sur la perception. Enfin, le titulaire d'un pouvoir politique représente la volonté du peuple.

Le problème posé par cette notion est la difficulté à penser les modalités de l'opération qu'elle est censée accomplir. Car l'acteur n'est et n'est pas le personnage, il prête son corps et sa voix, mais il se substitue à lui. L'image mentale est un reflet de l'objet, mais constitue aussi un écran entre le sujet percevant et le monde, ce qui donne occasion à des illusions.

Enfin, le représentant du peuple, même s'il légifère en conscience, ne peut se faire l'expression pure et simple de la volonté populaire.

☒ *Représentation compréhensive* : les stoïciens ont utilisé l'image de la main qui se ferme pour exprimer l'opération de la connaissance (la paume ouverte, les doigts qui se replient, le poing qui se ferme : finalement la main recouvrant le poing refermé correspond à la « représentation compréhensive » [*katalèptikè*]).

République

(latin *res publica*, chose publique)

En politique, on utilise le terme de république pour désigner tantôt une exigence de rigueur, tantôt un régime particulier. S'intéresser à la chose publique est possible dans nombre de régimes : en ce sens, différents régimes peuvent être républicains. Mais instituer la république, que ce soit chez les Romains ou en France aux XVIII^e–XIX^e siècle, c'est refuser la monarchie et la domination des rois. En ce sens, la république est proche de la démocratie.

Au sein d'une démocratie, les tenants du républicanisme insistent sur les valeurs communes à tous les citoyens, et dont ils ont la charge.

S

Sagesse - Salaud - Scepticisme - Scientisme - Sens - Sisyphé - Solipsisme - Sophisme - Sorite - Subreption - Subsomption - Syllogisme - Symbole

Sagesse

Qualité attribuée à de grands hommes remarquables par leur pensée, leur savoir et leur autorité, en dehors de tout pouvoir officiel. Elle est aussi définie comme le but que se donne la philosophie : elle consiste alors dans la réussite de celui qui associe étroitement l'accès à la vérité et l'exercice de la vertu, et qui obtient ainsi le bonheur.

Salaud

Selon Sartre, le salaud est un type d'homme qui renonce à sa liberté au profit d'une attitude rigide, qui n'hésite dès lors plus à traiter les autres avec indifférence et brutalité (Sartre, *L'Être et le Néant*).

Scepticisme

(grec *skeptikos*, celui qui examine) :

Mode de pensée philosophique opposé au dogmatisme et qui privilégie paradoxalement le doute par rapport au savoir. Le philosophe sceptique est celui qui demande à « examiner » ce qu'il en est de la vérité, contre toute prétention à affirmer ce qu'elle est. Le sceptique ne veut pas laisser troubler sa vie par la recherche de la vérité : la « suspension du jugement » (*epochè*) lui permet d'obtenir la « tranquillité de l'âme » (*ataraxia*). Ces philosophes éphéc-tiques usent de plusieurs arguments pour contrebalancer notre espoir de conquérir la vérité. Par exemple, la régression à l'infini : quand on définit un terme, il faut définir à leur tour les termes de la définition, et ainsi de suite. Ou encore le cercle vicieux : tantôt on explique un phénomène A par le phénomène B, tantôt l'inverse.

Par la suite, le scepticisme a inspiré la tradition philosophique en se transformant. Par exemple, il y a un scepticisme de la Renaissance, chez Montaigne : « Nous n'avons aucune communication à l'être, parce que toute humaine nature est toujours au milieu entre le naître et le mourir, ne baillant de soi qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et débile opinion » (Montaigne, *Essais*, II, 12, Apologie de Raymond Sebond). La réaction contre les guerres de religion associe le scepticisme à une théorie de la tolérance (cf. Pierre Bayle).

L'empiriste Hume professe un scepticisme mitigé, qui consiste à la fois à critiquer la confiance excessive des philosophes dogmatiques dans la raison, et des formes excessives du doute – qui conduisent à nier la différence entre le vice et la vertu, ou à démasquer les vertus en leur attribuant une source imaginaire, comme chez Pascal.

En un sens dérivé et non philosophique, le scepticisme est l'hésitation à se prononcer, faute de conviction.

Scientisme

Affirmation de la science comme seule source valable de vérités. Préparé par l'optimisme saint-simonien et par le positivisme d'Auguste Comte, le mot apparaît au XIX^e siècle, à un moment où les sciences physiques semblent atteindre le niveau d'une explication intégrale des phénomènes. Dès 1848, Renan proclame : « Ce n'est pas une exagération de dire que la science renferme l'avenir de l'humanité [...]. Organiser scientifiquement l'humanité, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention » (Ernest Renan, *L'avenir de la science*, II).

Le mot scientisme devient cependant péjoratif, et dénonce alors cette prétention comme abusive, du fait que toutes les dimensions de l'humain ne peuvent être connues par la science ni contrôlées par la technique.

Sens

La question du sens porte sur les êtres dont l'existence ne peut être justifiée par leur nature propre. Un être inanimé est le résultat, explicable en termes de causes, de forces appliquées à une matière. Un être vivant déploie son être selon des principes que lui fournit la nature. Faute d'être strictement orienté par sa nature, un être pensant tel que l'homme doit fixer par lui-même les fins de ses actions, sans savoir en quoi consistent les fins ultimes de son existence. D'où la recherche de réponses dans l'au-delà à travers la religion, mais aussi dans les actions historiques et plus généralement dans tout ce que l'homme entreprend pour y risquer son être.

Sisyphe

Dans la mythologie grecque, personnage condamné à pousser un rocher au sommet d'un colline, dont il retombe sempiternellement. Albert Camus en a fait un symbole de la condition humaine livrée à l'absurde : « Il faut imaginer Sisyphe heureux » (Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Gallimard).

Solipsisme

(latin *solus ipse*, « seul soi-même »)

Doctrine, ou phase de la réflexion, selon lesquelles l'esprit ne peut connaître que ce qui lui apparaît à lui-même et en lui-même.

Sophisme

Discours qui prend les apparences de l'argumentation rationnelle : le sophisme joue sur les équivoques du langage. Pour prendre un exemple simple, le sophisme du voilé, ou sophisme d'Electre : Electre dit d'un homme voilé : cela n'est pas mon frère ; or l'individu voilé est son frère ; donc le frère d'Electre n'est pas son frère.

Sorite

Argument sophistique (dit aussi « du tas » ou « du chauve ») qui consiste à demander, quand on a un tas de sable ou de blé, à quel moment le tas disparaît, si on enlève les grains un à un. Ce sophisme permet de dénoncer le caractère flou de la distinction entre les notions quantitatives et les notions qualitatives.

Subreption

Vice dans le raisonnement qui consiste à modifier le sens d'un mot ou à introduire un principe sans s'expliquer à leur propos. La subreption crée des sophismes.

Subsommption

Terme de logique : action de rapporter un individu à une espèce, ou une espèce à un genre.

Sujet (latin *subjectum*, qui se tient dessous ; équivalent du grec *hupokeimenon*) :

Dans son sens objectif, le sujet est le support auquel on peut attribuer des propriétés ; par exemple, la substance qui est considérée comme affectée de qualités et comme source d'actions. Plus généralement, le sujet est un contenu, un motif, ce à quoi on pense dans un certain contexte (un sujet de dissertation, par exemple).

Au sens subjectif, le sujet est une fonction grammaticale qui régit le verbe, par opposition aux compléments d'objet ou de circonstances.

En philosophie, le sujet est le terme par lequel se marque le caractère substantiel de la conscience, de ses activités théoriques et pratiques. Dans la philosophie moderne, le sujet s'affirme comme un Moi et dans ses rapports avec des objets. Par exemple, Kant distingue le sujet empirique (les pensées par lesquelles on connaît le moi) et le sujet transcendantal (le principe unifiant, *a priori*, de toute connaissance).

Syllogisme

Le syllogisme est par excellence un raisonnement déductif et conclusif, présenté comme typique par Aristote. Il se présente sous la forme de deux propositions de départ – les *prémisses* – et d'une conclusion. Le syllogisme est dit apodictique s'il part de propositions vraies, et appelé syllogisme dialectique (ou enthymème) si ses prémisses sont considérées comme vraisemblables.

Un terme appelé *moyen terme* apparaît dans les prémisses, alors qu'il ne figure pas dans la conclusion : « Tous les *hommes* sont mortels », « Or Socrate est un *homme* », « Donc Socrate est mortel ». Le terme le plus général est appelé *grand terme* et le plus particulier est le *petit terme*. On distingue les propositions universelles, particulières, singulières, indéfinies.

La théorie du syllogisme permet de distinguer systématiquement les formes correctes et les formes fautives du syllogisme.

Le syllogisme disjonctif est une forme qui comporte une disjonction, soit selon le mode *ponendo-tollens* (ou bien A est vrai, ou bien B est vrai ; or A est vrai ; donc B n'est pas

vrai), soit selon le mode *tollendo-ponens* (ou bien A est vrai, ou bien B est vrai ; or A n'est pas vrai ; donc B est vrai).

Le syllogisme hypothétique (qui est plus familier aux Stoïciens) est construit sur la forme : par hypothèse, si A était vrai, B serait déduit (autrement dit : si A est prouvé, on conclut aussi à B).

Le polysyllogisme est une chaîne de syllogismes : la conclusion du premier syllogisme devient une prémisse dans un syllogisme suivant, et ainsi de suite. Un discours argumenté, dans une dissertation comme ailleurs, prend souvent la forme d'un polysyllogisme.

Symbole

(grec *symbolon*, signe de reconnaissance : objet coupé en deux et qui sert comme signe de reconnaissance de l'hospitalité entre deux familles)

En sémiotique, le symbole est un signe ou une image qui comporte un lien de motivation avec ce qu'il signifie (le lion est symbole de la force). Ce mot est utilisé aussi, en un sens très différent, dans les sciences (par exemple, O et H sont les symboles de l'oxygène et de l'hydrogène).

En rhétorique et en littérature, le symbole est une manière de désigner figurée, par le mot ou par un discours développé, comme dans la métonymie ou l'hypotypose. Le discours littéraire explore les richesses expressives du semble (cf. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, José Corti, p. 160 : « L'exploit du poète au sommet de sa rêverie cosmique est de constituer un cosmos de paroles »).

Plus généralement, l'existence humaine est marquée par le symbolisme, par le souci de trouver des signes visibles de relations invisibles avec les choses, avec les autres personnes et avec le monde. On définit parfois l'homme comme un *animal symbolicum*.

T

Tautologie - Technique - Thésée(bateau de) - Tolérance - Toucher - Tournant

Tautologie

(du grec *to autos*, le même, et *logos*, discours)

Formule qui dit deux fois la même chose, soit volontairement (par exemple pour affirmer l'identité réelle d'un être : « Moi, c'est moi »), soit involontairement, par exemple quand on prétend définir un terme sans parvenir à donner autre chose que des synonymes.

Technique

Ensemble de procédés destinés à produire des résultats avec efficacité. La technique est un des aspects principaux de la culture. Il y a des techniques qui mobilisent essentiellement le corps et le travail de l'esprit pour orienter le comportement dans un but précis : se déplacer, courir, sauter, etc. Il y a des techniques qui produisent des instruments pour soulager ou perfectionner l'action hors du corps et de l'esprit : des outils, des automatismes, des robots, etc. La *technologie*, c'est la technique issue de la recherche scientifique (électronique, nanotechnologies, biotechnologies, etc.). La *technocratie* consiste à imposer des solutions techniques dans tous les domaines de la vie, au détriment des critères de la morale, des procédures juridiques et des relations politiques.

Thésée (bateau de)

Paradoxe de l'identité, qui prend appui sur une image, celle du remplacement successif des parties du navire des Argonautes : quand toutes les parties ont été changées, s'agit-il du même bateau ?

Tolérance

Attitude qui consiste à admettre un comportement d'autrui – mœurs, religion, etc. - tout en le désapprouvant. Sous l'Empire romain, la religion chrétienne a été tantôt tolérée, tantôt persécutée, avant que Constantin ne permette la liberté de culte (édit de Milan, 313) et ne favorise l'émergence d'une nouvelle religion d'État. Le thème de la tolérance s'est développé surtout à la suite des guerres de religion : le courant libéral a prôné la tolérance des confessions les unes à l'égard des autres, et des pouvoirs politiques à l'égard des cultes de ses sujets (cf. Locke, *Lettre sur la tolérance*, 1689).

☒ Principe de tolérance de Rudolph Carnap (*Syntaxe logique du langage*, 1934) : chacun est libre d'adopter les règles linguistiques qui lui paraissent aptes à rendre possible une discussion rationnelle.

Toucher

Forme de la sensibilité, qui implique un contact entre les corps et qui est la plus universelle, chez les vivants, de toutes les formes de sensibilité (cf. Aristote, *Traité de l'âme*, II, 2 et suiv.). Le toucher sensible devient, dans la relation à autrui, un toucher spirituel, car le corps subjectif se reçoit du contact avec l'autre (Jean-Louis Chrétien, *L'appel et la réponse*, Minuit, 1992).

Pour en savoir plus : consulter la dissertation sur « La perception peut-elle s'éduquer ? »

Tournant

Passage à une autre phase de la pensée. Par exemple, la *Kehre*, au cours des années 1930, de la pensée de Heidegger réoriente ses analyses en insistant plus sur une théorie de l'Être que sur l'analyse existentielle du *Dasein*. Selon Dominique Janicaud, la phénoménologie française a connu un « tournant théologique, avec Emmanuel Levinas, Michel Henry ou Jean-Luc Marion. Selon Richard Rorty, la philosophie du XX^e siècle a connu, sous l'impulsion de Wittgenstein, un tournant linguistique (*linguistic turn*) qui donne la priorité à une analyse des formules langagières de la pensée.

U

Universalité

Qualité d'une proposition qui s'applique à la totalité des cas dans un cadre déterminé, ou dans le monde. Elle s'énonce à l'aide du pronom « tous » ou « toutes ». Ainsi, les vérités mathématiques sont universelles : par exemple, l'arithmétique définit des opérations variables pour tout esprit rationnel. Les droits de l'homme reposent sur l'affirmation universelle de la liberté humaine. Il faut distinguer l'universalité de la généralité (qui ne concerne qu'un ensemble particulier : par exemple, la volonté générale d'un peuple).

V

Validité - Vérité - Vie - Volonté

Validité

En logique, c'est la qualité du raisonnement, la cohérence formelle du raisonnement, indépendamment de la vérité objective (c'est-à-dire la vérité en rapport avec la réalité extérieure) du contenu des propositions. Un syllogisme peut être valide même si telle ou telle prémisses est fausse (« Tous les philosophes fument ; or Hannah Arendt était philosophe ; donc Hannah Arendt fumait »).

Vérité

Pour être précis, il faut distinguer la vérité de la réalité. La vérité est la qualité d'une pensée ou d'un discours qui correspondent à une réalité, d'une façon telle qu'il y ait conformité ou adéquation entre la chose et l'intellect (pour le dire comme la formule scolastique : *adaequatio rei et intellectus*). Par dérivation, on peut aussi parler de la vérité d'une chose (il s'agit de son authenticité), d'une œuvre artistique (quand elle est originale et retient l'attention), ou même d'une personne (quand on lui reconnaît de riches qualités humaines), etc. Il est difficile de donner une définition éclairante de la vérité, comme le signale Descartes : on ne peut donner « aucune définition de logique qui aide à connaître sa nature » ; car « c'est une notion si transcendentale claire, qu'il est impossible de l'ignorer » (Descartes, *Lettre au Père Mersenne*, 16 octobre 1639).

Cette notion est, avec la liberté, l'une des deux plus décisives dans la définition de la philosophie. En effet, la philosophie vise à la sagesse, c'est-à-dire à la capacité d'ajuster la théorie et la pratique, autrement dit d'agir avec vertu, en raison de la vérité que l'on connaît – et ainsi d'obtenir le bonheur. Beaucoup d'autres disciplines prétendent atteindre la vérité ou du moins contribuer à la faire connaître, en surmontant l'ignorance, en évitant la précipitation, en luttant contre les préjugés et les mensonges, en dissipant les illusions qui proviennent de notre corps et de nos passions, enfin en dénonçant l'influence des idéologies. À cette fin, les sciences naturelles peuvent se prévaloir de leurs méthodes empiriques et de l'application de structures mathématiques, et la théologie, de la préservation d'une longue tradition exégétique.

Enfin, pour différentes raisons, on peut critiquer la façon dont les philosophes prétendent chercher la vérité. Ainsi les sceptiques dénoncent les incertitudes du dogmatisme (cf. Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*), et Nietzsche met en cause la haine de la vie que traduit le désir rationnel de la vérité (Nietzsche, *Crépuscule des idoles*).

Vie

Au sens de la biologie, la vie est l'ensemble des êtres qui se manifestent par un comportement spontané, naissent, croissent et meurent en accomplissant des fonctions qui leur permettent d'entretenir leur individualité (par exemple l'alimentation) et leur espèce (la reproduction).

Chez les hommes, la vie est l'ensemble des occupations par lesquelles l'individu adopte

les comportements favorables à sa subsistance.

Par extension, on parle aussi de la vie d'un pays, d'un organisme, etc.

Pour en savoir plus : consulter, dans *La dissertation de philosophie*, la dissertation sur « Peut-on apprendre à vivre ? »

Volonté

Faculté de décider une action et de la conduire (opp. à aboulie).

Z

Zététique

(du grec *zetein*, « chercher »)

Attitude philosophique qui privilégie la recherche par rapport à l'exigence de parvenir à des conclusions. Socrate donne l'exemple d'une méthode zététique. Elle est essentielle au scepticisme.

Zoroastrisme

Religion de Zoroastre (VII^e siècle avant. J.-C.), mage perse qui soutient, contre les polythéismes, un monothéisme (le dieu unique est Ahurah Mazdah) en même temps qu'un dualisme cosmologique (l'univers résulte de l'action conjointe d'un Esprit bon et véracé et d'un Principe du mal)

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche reprend son nom iranien, et fait de lui le personnage d'une grande œuvre, dans laquelle il devient le prophète du dépassement des dualismes, le tenant de l'immoralisme.